

D/1948.04.17 — André Malraux, «Liberté et volonté», discours prononcé aux assises nationales du Rassemblement du peuple français, le 17 avril 1948, à Marseille. *Le Rassemblement* [Paris], n° 53, 24 avril 1948, p. 2 et 3.

André Malraux

Liberté et volonté

Discours d'André Malraux aux assises nationales du Rassemblement du Peuple Français le 17 avril 1948, à Marseille.

Je dois d'abord, comme ceux qui m'ont précédé, vous rendre compte de ce que nous avons fait dans un domaine déterminé : celui de la propagande.

Notre propagande, c'est cette affiche jadis dessinée par Rodin, cette «République» qui hurle son espoir dans le destin de la France sur tous les murs de votre ville. Affiche bien inutilement lacérée ! il n'y a pas de meilleures affiches que les affiches lacérées; il n'y a pas de plus beaux visages que les visages qui portent des blessures.

En face d'une technique extrêmement élaborée du mensonge, nous mettrons d'abord ce domaine incertain de la vérité qui est du moins solide lorsqu'il est celui du vérifiable. Mais notre propagande n'est ni une technique ni une astuce, et je voudrais en effacer jusqu'au mot. Le gaullisme est une école d'énergie. Et si nous avons une propagande, elle a pour mission de maintenir les sentiments et les passions qui, depuis la France libre, nous ont unis; à maintenir les idées justes qui ont amené la France à la sa résurrection. Elle consiste d'abord, simplement, à refaire des Français, pour qui ce mot veuille dire quelque chose.

Nous avons rendu à ce pays un certain nombre d'idées dont il avait singulièrement besoin. Nous avons fait comprendre à la France que l'idée de démocratie telle qu'elle était défendue par les gens que vous savez, était une pure et simple imposture. Que la démocratie est à faire et que c'est nous qui devons la faire. Qu'il n'y a pas de démocratie là où quelqu'un triche. Que flanquer des coups de pieds dans les jeux d'échecs, n'est pas une façon particulière de jouer aux échecs, et qu'il n'y a pas de libre jeu avec les staliniens dont l'unique intention est de brouiller les cartes, et de faire que le jeu pseudo-démocratique soit orienté en France par l'intérêt exclusif de la Russie.

Nous avons ensuite, et pour la première fois, donné un contenu sérieux à l'idée d'intérêt général : d'une part, un arbitrage puissant et d'autre part un amalgame réel dans lequel la nation se reconnaisse.

... Cette idée d'intérêt général sur laquelle se fondera la France, elle a été rapportée par nous dans un pays qui l'avait oubliée depuis la mort de Hoche et la mort de Saint-Just.

Nous avons enfin fait comprendre ceci : que lorsqu'on parle de liberté – dans ce pays dont le nom même fut jadis pour le monde synonyme de liberté – pour autre chose que pour mentir, il faut dire clairement aux gens que la garantie de la liberté du citoyen n'est pas la compromission permanente, la négociation permanente et la justification parlementaire permanente; qu'il n'y a dans le monde présent qu'une garantie de la liberté et que cette garantie s'appelle la force organisée de l'ensemble des citoyens.

En somme, ce que nous avons tenté, ça été de rendre une âme à la France. Si ce mot est redevenu ce qu'il est, c'est peut-être pour avoir été repris par quelqu'un que vous connaissez bien. Et qui donc a dit : «Français, souvenez-vous de la France ?»

Ce qui est le suprême honneur de la France, et ce qui fut dit par ce Rassemblement dès le premier jour, c'est que notre conscience nationale est le contraire d'un chauvinisme, que la mission de ce pays depuis des siècles, est de ne jamais se replier sur lui-même... La plus grande France peut être, pour les Français, celle de Louis XIV, mais pour le monde, c'est celle qui s'appelle chrétienté, celle qui s'appelle Révolution. A vous qui fûtes si longtemps la conscience et l'espoir du monde, le

Rassemblement dit aujourd'hui : «Nous reprenons ce que fut le destin de la France et, comme jadis, nous ne le limitons pas à la France». Notre mission, c'est que l'Europe se reconnaisse une fois de plus, comme elle s'est si souvent reconnue dans nos yeux fraternels, même s'ils sont en ce moment des yeux aveugles.

Nous sommes maintenant très nombreux, mais n'oubliez pas que le destin du monde s'est toujours joué entre les mains d'un petit nombre d'hommes.

Ne vous y méprenez pas. Nous ne sommes ce que nous sommes que par la volonté. Par-delà toute politique. Quelque chose d'essentiel domine, à travers les siècles, le glissement souterrain du courage. J'ai vu les 30'000 hommes de Tchang Kaï-chek conquérir – parce qu'ils étaient 30.000 volontaires – cette Chine immense qui leur opposait 400.000 mercenaires par une inlassable bataille qui dura de Canton à Pékin; j'ai vu en Espagne la première brigade internationale (et j'ai dit : par-delà toute politique). Elle était formée en majorité de Français... j'ai entendu la première charge des Maures battue à travers la brume et le premier commandement d'un officier polonais, en français : «Vous qui êtes ici pour la République et pour la liberté, en avant !» Franco fut arrêté pour des mois. Et j'ai vu, dans quelque chose d'autre qui s'appelait la Résistance française, des hommes que vous avez tous connus, avec leurs moyens misérables, arriver en face des Allemands avec des armes qu'ils avaient été obligés de prendre à l'armée allemande, car beaucoup de nos unités n'avaient pas reçu d'armes, parce qu'il n'y en avait pas. C'est un des plus beaux souvenirs des musées obscurs de telles petites villes d'Alsace, que ces mitrailleuses allemandes, dont l'étiquette porte : «Armes rendues à la paix par la brigade Alsace-Lorraine.»

Et j'ai vu ce service d'ordre dont les pauvres idiots disent tant de mal, avec à sa tête un homme que beaucoup d'entre vous connaissent, qui s'appelle Ponchardier, et qui est aimé de tous ceux qui travaillent sous ses ordres, parce qu'il y a un certain souvenir de la prison d'Amiens, qui n'a pas été reprise avec de très grands moyens...

Et je voudrais vous dire, à vous tous qui êtes ici, ce que j'ai été amené à dire aux hommes de Ponchardier : «On nous a parlé souvent de quelque chose qui s'appelait la chevalerie; ce ne sont pas des casques, ce ne sont pas des cuirasses; c'est l'ensemble des hommes qui savent ce qu'ils veulent et qui sacrifient leur vie à leur volonté». Ô visages

français qui m'entourez et sur lesquels je revois ces visages gothiques à côté de moi en captivité, sur lesquels je revois les simples visages des chasseurs de Verdun, ces visages qui sont ceux de la France – que les journalistes staliniens «rigolent» ! – je vous appelle à la chevalerie ! Un immense honneur vous est fait : ce grand corps de la France qui tâtonne dans l'ombre et que regarde tâtonner le monde si souvent fasciné par lui, il vous est donné de le relever de vos mains périssables. Et nous n'avons pas, en face de l'absurdité de tel combat, aujourd'hui ou demain, à nous décourager ni à nous plaindre. Nous avons à dire : si une génération parmi d'autres, si une génération de volontaires a reçu l'honneur de reprendre entre ses mains la France, qu'elle ne dise pas : hélas ! Qu'elle dise : merci.

La France est semblable à ces grandes statues de fer enfouies après le passage des conquérants antiques, et que soudain, quand passent les cataclysmes, déterre d'un coup la foudre. Celle-ci a été tragiquement déterrée. On nous la donne. Et nous savons ce qu'ensuite nous en ferons.

Notre bilan est donc un bilan de volonté. Athènes est morte parce qu'Athènes voulait mourir. Les classes qui meurent, meurent de leur propre abandon et les nations qui meurent, meurent d'abord de leur cancer intérieur.

L'énorme Colisée de Rome est peu de choses à travers les siècles, en face du premier chant de la première esclave crucifiée. Quand un jour, selon la vieille phrase, sur le lieu qui fut Paris «s'inclineront les joncs murmurants et penchés» peut-être sera-t-il dit que sur ce lieu-là, à une date qui est celle-ci, avec un homme que vous connaissez, nous avons rétabli le langage fraternel de la fierté.

La France se fait de vos mains, elle ne se fait pas toute seule. Assez de programmes ! nous savons bien que, pour le Ravitaillement, il y en a eu 17 ! Laissons les plaisanteries. Assez – ce qui est plus grave – de théories de l'Histoire. Il y a un théoricien de l'Histoire par siècle, et nous n'avons pas le temps d'attendre 100 ans. Quels sont nos objectifs ? Une voix plus haute que la mienne va les fixer maintenant.

Mais au nom de vous tous, mes compagnons de la propagande, je veux répéter, ce que nous nous sommes efforcés pendant toute cette année de faire comprendre à la

France : c'est que l'homme qui va parler est pour nous d'abord l'homme qui, sur le terrible sommeil de ce pays, en maintint l'honneur comme un invincible songe; mais aussi le seul dont depuis des siècles la France ait pu dire, pendant des années, par-delà les passions misérables que nous entendons gargouiller aujourd'hui : «Il n'est si pauvre fileuse en France qui n'eût filé pour payer sa rançon».